

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XXIV

SAINT JOSEPH

Ce n'étaient peut-être pas ces trois rues qu'il était urgent d'éclairer, attendu que ces trois rues étaient justement celles qui pouvaient le mieux se passer d'éclairage ; mais on n'arrive pas du premier coup à la perfection, et, quelque tendance naturelle qu'ait la police à être infailible, elle est, comme toutes les autres choses de ce monde, soumise aux tâtonnements du progrès.

Une cinquantaine de réverbères furent donc éparpillés dans les trois rues susdites, et allumés un beau soir, sans qu'on eût demandé aux lazzaroni si cela leur convenait.

Le lendemain, il n'en restait pas un seul ; les lazzaroni les avaient cassés depuis le premier jusqu'au dernier.

On renouvela l'expérience trois fois. Trois fois elle amena les mêmes résultats.

La police en fut pour ses cent cinquante réverbères.

On fit venir padre Rocco, et on lui expliqua l'embarras dans lequel se trouvait le gouvernement.

Padre Rocco se chargea de faire entendre raison aux récalcitrants, pourvu qu'on lui permit d'opérer sur eux à sa manière.

Le gouvernement, enchanté d'être débarrassé de ce soin, donna carte blanche à padre Rocco, lequel se mit incontinent à l'œuvre.

Padre Rocco avait compris que c'était les rues étroites et tortueuses qu'il fallait éclairer d'abord ; et il avait avisé comme un centre la rue Saint-Joseph, qui donne d'un côté dans la rue de Tolède, et de l'autre sur la place du Santa-Medina. Il fit donc peindre sur un beau mur blanc qui se trouvait au milieu de la rue, à peu près, un magnifique saint Joseph.

Les lazzaroni suivirent les progrès de la peinture sur la muraille avec un plaisir visible. Nous avons oublié de dire que le lazzarone est artiste.

Quand la fresque fut achevée, padre Rocco alluma un cierge devant la fresque : il était dévot à saint Joseph, il n'y avait rien à dire. D'abord le cierge jetait un fort médiocre clarté. A dix pas du cierge, on pouvait voler, tuer, assassiner ; il fallait des yeux de

lynx pour distinguer le voleur du volé, l'assassin de la victime, le meurtrissant du meurtri.

Le lendemain, padre Rocco alluma un second cierge ; sa dévotion s'accroissait ; il n'y avait rien à dire. Seulement deux cierges produisirent le double de lumière que produisait un seul ; les lazzaroni commencèrent à remarquer qu'il faisait un peu bien clair dans la rue Saint-Joseph.

Le surlendemain, padre Rocco alluma un troisième cierge. Cette fois, les lazzaroni se plaignirent tout haut. Padre Rocco ne tint aucun compte de leurs plaintes ; et, comme sa dévotion à saint Joseph allait toujours croissant, le quatrième jour, il alluma un réverbère.

Cette fois, il n'y avait pas à se tromper aux intentions de padre Rocco ; il faisait, à minuit, clair dans la rue Saint-Joseph comme en plein jour.

Les lazzaroni cassèrent le réverbère du gouvernement.

Padre Rocco annonça qu'il prêcherait le dimanche suivant sur la puissance de saint Joseph.

C'était une grande affaire qu'un sermon de padre Rocco.

Padre Rocco prêchait rarement, et toujours dans des circonstances suprêmes ; ce n'était pas un faiseur de phrases, c'était un diseur de faits.

Or, comme les faits racontés par padre Rocco étaient toujours à la hauteur de l'intelligence de son auditoire, les sermons de padre Rocco produisaient habituellement une profonde impression sur ses ouailles.

Aussi, dès que le bruit se répandit que Padre Rocco prêcherait, tous les lazzaroni se répétèrent-ils les uns autres cette importante nouvelle, de sorte qu'à l'heure indiquée pour le sermon, non-seulement l'église Saint-Joseph était pleine, mais encore il y avait une queue qui bifurquait sur les marches de l'église, et qui remontait d'un côté jusqu'au Metcatello, et descendait de l'autre jusqu'à la place du Palais-Royal.

Les derniers, comme on le comprend bien, ne pouvaient rien entendre, mais ils comptaient sur l'obligeance de ceux qui entendraient pour leur répéter ce qu'ils auraient entendu.

Padre Rocco monta en chaire : il ouvrit la bouche, on fit silence.

—Mes enfants, dit-il : il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai fait peindre le saint Joseph que vous avez pu admirer dans la rue qui porte le nom de ce grand saint.

—Nous le savons, nous le savons, dirent en chœur les lazzaroni.

Padre Rocco, au contraire d'une foule de prédicateurs qui posent d'avance la condition qu'on ne les interrompra point, padre Rocco, dis-je, provoquait ordinairement le dialogue.

—Mes enfants, continua-t-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai mis un cierge devant saint Joseph.

—Nous le savons, reprirent les lazzaroni.

—Que c'est moi qui ai mis deux cierges devant saint Joseph.

—Nous le savons encore.

—Que c'est moi qui ai mis trois cierges devant saint Joseph.

—Nous le savons toujours.

—Enfin, c'est moi qui ai mis un réverbère devant saint Joseph.

—Mais pourquoi avez-vous mis un réverbère devant saint Joseph, puisqu'on ne met pas de réverbère devant les autres saints ?

—Parce que saint Joseph, ayant plus de puissance que tout autre au ciel, doit plus que tout autre être honoré sur la terre.

—Oh ! firent les lazzaroni, un instant, padre Rocco ; nous avons d'abord le bon Dieu qui passe avant lui.

—J'en conviens, dit padre Rocco.

—La Madone !

—Pardon, la Madone est sa femme.

—Jésus-Christ !

—Jésus-Christ est son fils.

—Ce qui veut dire ?

—Que le mari et le père passent avant la mère et l'enfant.

—Ainsi, saint Joseph a plus de pouvoir que la Madone ?

—Oui.

—Il a plus de pouvoir que Jésus-Christ ?

—Oui.

—Quel pouvoir a-t-il donc ?

—Il a le pouvoir de faire entrer au ciel tous ceux qui lui furent dévots sur la terre.

—Quelque chose qu'ils aient faite ?

—Oh ! mon Dieu, oui.

—Même les voleurs ?

—Même les voleurs.

—Même les brigands ?

—Même les brigands.

—Même les assassins ?

—Même les assassins.

Il se fit un grand murmure de doute dans l'assemblée. Padre Rocco se croisa les bras et laissa le murmure monter, décroître et s'éteindre.

—Vous doutez ? dit padre Rocco.

—Hum ! firent les lazzaroni.

—Eh bien, voulez-vous que je vous raconte ce qui est arrivé, pas

plus tard qu'il y a huit jours, à Mastrilla ?

—A Mastrilla le bandit ?

—Oui.

—Qui a été jugé à Gaete ?

—Oui.

—Et pendu à Terracine ?

—Oui.

—Racontez, padre Rocco, racontez ! s'écrièrent tous les lazzaroni. Padre Rocco n'attendait que cette invitation, aussi ne se fit-il point prier.

—Comme vous le savez, Mastrilla était un brigand sans foi ni loi ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mastrilla était dévot à saint Joseph.

—Non, c'est vrai, nous le savons pas, dirent les lazzaroni.

—Eh bien, je vous l'apprends, moi.

Les lazzaroni se répétèrent les uns aux autres :

—Mastrilla était dévot à saint Joseph.

—Tous les jours, Mastrilla faisait une prière à saint Joseph, et lui disait : " Grand saint, je suis un si formidable pécheur que je ne compte que sur vous pour me sauver à l'heure de ma mort ; car il n'y a que vous qui puissiez obtenir du bon Dieu qu'un réprouvé comme moi puisse entrer dans le paradis. Tout autre élu y perdrait son latin. Je ne compte donc que sur vous, ô grand saint Joseph ! " voilà la prière qu'il faisait tous les jours.

—Eh bien ? demandèrent les lazzaroni.

—Eh bien, répondit le prédicateur, lorsqu'il fut dans les mains du bourreau, qu'il fut sur l'échelle, qu'il eut la corde au cou, il demanda la permission de dire deux lignes de prières. On la lui accorda. Il répéta alors son oraison, et sans attendre que le bourreau le poussât, il sauta de l'échelle en l'air. Cinq minutes après, il était pendu.

—Je l'ai vu pendre, dit un des assistants.

—Eh bien, ce que je dis est-il vrai ? demanda le prédicateur.

—C'est la vérité pure, répondit le lazzarone.

—Après ? après ? crièrent les lazzaroni, qui commençaient à prendre un vif intérêt à la narration de padre Rocco.

(A suivre)

POUR TOUTES PLAIES ET BRULURES

n'usez que du Cèdre On-guent de Pin Parfumé.